

par l'intérêt public qui exige que tous les comtés soient représentés pendant les Sessions, et ils ne le seraient pas si ceux dont les élections sont contestées avaient à surveiller leurs intérêts dans les Cours pendant la Session.

A la séance de vendredi dernier, l'Hon. M. Angers a déclaré que le Gouvernement a l'intention de confier l'Instruction publique à un surintendant qui reste absolument en dehors de tout contrôle politique. Suivant les vues de l'Honorable Ministre, le Conseil de l'Instruction publique sera divisé en deux autres conseils dont l'un serait composé de membres catholiques et l'autre de membres protestants; ces deux conseils seraient chargés de leurs écoles respectives.

A propos de l'Instruction publique, nous nous permettons de faire observer à nos lecteurs qu'il n'est peut-être pas un seul pays au monde où l'Instruction se donne à si bas prix que dans la province de Québec—et cependant qu'arrive-t-il?—Que la bonne moitié de la jeune population de nos campagnes sait à peine écrire et compter; plusieurs sont même incapables de signer leur nom.

Quelle est la cause de ce mal? N'est-ce pas l'indifférence, l'apathie des populations; n'est-ce pas la négligence des parents d'envoyer leurs enfants aux classes? Hélas! qui n'a pas eu occasion de voir jusqu'à des familles riches, retenir leurs enfants lorsque depuis longtemps les écoles étaient ouvertes, faire perdre à ces enfants un temps si précieux pour leur instruction, et pourquoi?—pour rendre à la maison des services toujours de peu d'importance à raison de l'âge relativement peu avancé de ces enfants. Un mois et demi, deux mois après l'ouverture des classes, ces pauvres petits arrivent; ils arrivent lorsque les autres qui se sont présentés dès les premiers jours de septembre sont déjà aguerris et aptes à faire des progrès sensibles. Nouveaux-venus, lorsque leur mémoire a tout perdu ce qu'ils avaient acquis déjà, que vont-ils faire?—D'abord se décourager, puis, si après deux mois encore ils finissent par se remettre un peu et vouloir prendre quelque élan, ce ne sera pas rapide pendant longtemps encore. Enfin, après quelques semaines de plus, on finit par aller. Mais voilà que juste au moment où tout espoir de réussir renait, ces jeunes enfants entendent dire qu'il faut sortir avant la fin de l'année scolaire.—Le temps de la moisson les a empêchés d'entrer à temps, d'entrer aussitôt que les autres, les semailles vont leur jouer le même tour; et au commencement de mai arrive l'ordre d'interrompre.

Ces pauvres enfants n'avaient eu que le temps de se préparer à faire quelque chose de sérieux et profitable.—Ils n'ont fait à peu près rien, et le peu qu'ils ont acquis, ils vont l'oublier dans les cinq ou six mois qu'ils vont passer loin de leurs livres et de leurs dévoués professeurs.

Et voilà comment, avec toutes nos écoles, avec les précieux avantages qui sont partout offerts, il arrive que nos populations qui ont aujourd'hui tant de moyens de s'instruire restent ignorantes et incapables des choses les plus élémentaires.

Y a-t-il un remède à ce mal?—N'y a-t-il pas moyen de protéger ces pauvres enfants contre une pratique aussi détestable, cette véritable tyrannie des parents?

Le chiendent

Cette plante est le fléau des cultivateurs. Partout où elle domine il n'y a pas de belles récoltes à espérer. Les racines traçantes végètent avec tant de force, qu'un seul pied dans un sol favorable peut couvrir une toise de terrain dans le courant d'une année; elle est si vivace, que chaque tige de ses racines, resté

en terre, produit un nouveau pied; ainsi plus on le divise par les labours et plus on le multiplie; si on n'a pas l'attention d'enlever exactement ses racines ou portions de racines avec la herse, à dents de fer, ou avec une fourche, ou avec la main.

Partout l'abondance des chiendents est le signe certain d'une mauvaise culture, et cependant rien n'est plus commun que d'en voir les champs infestés. Il est même des lieux où on ne désire pas leur destruction, parce que les feuilles fournissent une pâture aux bestiaux après la récolte.

Les jardins où ils semblent plus facile de les détruire en sont souvent encore plus garnis. Nous devons faire des exceptions et des exceptions nombreuses; car il est beaucoup de cultivateurs qui mettent une grande importance à la destruction des chiendents, qui emploient pour y parvenir tous les moyens qui sont en leur pouvoir ou qu'ils connaissent; mais ces moyens sont tous insuffisants; ils diminuent le mal, mais n'en détruisent pas la cause.

Il n'y a qu'un seul moyen de détruire radicalement le chiendent, c'est le système des assolements. Lorsqu'après avoir été très-tourmenté, pendant une année, par une culture qui demande de fréquents binages, celle des pommes de terre, par exemple, on sème des plantes étouffantes comme de la vesce, des pois gris, etc., et qu'on fait succéder ensuite une prairie artificielle, telle que la luzerne ou le sainfoin, on peut être certain que le chiendent disparaîtra du sol pour-bien des années; car ses graines ne sont point emportées par les vents à de grandes distances, et la perpétuité des retours de cultures qui lui sont contraires s'oppose à ce qu'il fasse de nouveau de grands progrès.

Mais, dira-t-on, voyez le champ de Jean qui était semé l'année dernière en vesce, et qui est rempli celle-ci de chiendent; voyez la luzerne de Pierre qui est déteriorée par lui. Ces deux cultures ne détruisent-elles donc pas le chiendent? Non, elles ne le détruisent pas lorsqu'il est dans le sol en si grande abondance qu'il puisse s'en rendre maître avant que les plantes qu'on y a semées aient pris assez de force pour le dominer, car il pousse et plus tôt et plus rapidement qu'elles. C'est pourquoi nous voulons qu'il soit déjà en partie détruit par des binages répétés, ou par tout autre moyen, avant de semer les graines des plantes en question. D'ailleurs le complément doit toujours être une prairie bien garnie et d'une existence de plusieurs années. On voit du chiendent dans les pâturages, il est vrai; mais on en voit bien moins que dans les champs, et presque toujours c'est dans les pâturages épuisés, c'est-à-dire dont le sol est fatigué de porter la même espèce de plantes. Enfin nous en appelons à l'expérience, et à l'expérience faite en grand.

Si, malgré la variété des cultures qu'on pratique dans les jardins, il y a si souvent du chiendent, c'est principalement parce qu'on y sème que des plantes annuelles ou au plus bisannuelles, et que les racines de cette plante, qui ont souffert dans un carré de carottes pendant telle année, se fortifient de nouveau la suivante, qu'elles ne sont point gênées, et que leur sève n'est pas étouffée par l'oignon qu'on a mis dans le même carré.

Dans beaucoup de cantons, on fait des labours d'été uniquement dans l'intention d'amener les racines du chiendent à la surface du sol et de les dessécher par la chaleur du soleil; mais comme presque toujours on néglige d'enlever ces racines, loin d'avoir rempli son but on a travaillé directement en sens contraire; car, comme nous l'avons déjà dit, une racine partagée en dix morceaux peut former neuf pieds nouveaux, et de ces dix morceaux il n'y en a souvent qu'un ou deux qui périssent, et souvent, surtout lorsqu'il survient une pluie peu de jours après les labours, il n'en meurt pas un. Il n'y a réellement qu'un moyen de rendre ces labours effectivement utiles à la destruction du chiendent, c'est de faire fourcher le sol immédiatement après; car les enlèvements à la main et à la herse sont toujours, quelque soin qu'on y mette, extrêmement incomplets. On appelle fourcher, fouiller la terre avec une fourche à trois ou quatre dents, au plus écartées de 2 pouces, la soulever et même la faire sauter en l'air pour mettre au jour toutes les racines de chiendent qui s'y trouvent cachées. Ces racines sont ensuite réunies avec des râtaux et brûlées, ou mieux, données aux bestiaux après avoir été lavées. Cette opération coûteuse, nous le savons, doit être faite sous les yeux du maître; mais elle remplit son objet mieux qu'aucune autre, et si après elle on suit la série des